

# Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 4 JANVIER, 1879.

NO. 10.

## Le LOUISIANAIS.

JOURNAL OFFICIEL

—DE LA—

Paroisse St. Jacques,

PUBLIE CHAQUE SAMEDI DANS LA

Paroisse St. Jacques,

Convent P. O.,

Louisiane.

J. GENTIL,

EDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:

\$5.00 PAR ANNEE.

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES:

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00.  
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.  
Les communications de nature personnelle et les avis à l'annexe se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.  
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension—Juste Comes, Donaldsonville.  
Lafayette, Attakapas—Edmond E. Morton.  
Nouvelle-Église—Vacherie—Morris Feitel.

## LES ROIS.

On en vend les images  
En tous lieux. Mais je crois  
Qu'ils étaient quatre Mages,  
Ou plutôt quatre Rois.

Car de ces quatre Mages,  
Dont parle saint Lévi,  
Et qu'on voit aux images  
Dont l'enfant est ravi,

On a fait, ce me semble,  
Quatre Rois grands et vains,  
Bien qu'un Roi ne ressemble  
Guère aux Mages divins.

Le Mage était un homme  
Très savant, très ancien,  
Excellent astronome,  
Et parfait magicien.

Car le grand art magique,  
Qui n'est qu'une complément  
De l'art astrologique,  
Nous vient de lui vraiment.

Qu'importe? Rois ou Mages,  
Ils n'ont pour le présent  
Que les maigres hommages  
D'un groupe complaisant.

Les Rois s'en vont. Notre âge  
Est très mauvais pour eux,  
Et plus d'un démenage  
Ou fait sans crier deux.

On les vise à la tête,  
Comme l'on viserait  
Un loup ou tigre bête  
Fauve dans la forêt.

Et si le vieux Guillaume  
N'eût point été casqué,  
Il perdrait son royaume;  
On ne le fait pas manqué.

Don Alphonse lui-même,  
Garcen de vingt-deux ans,  
En est encore tout blême  
Et dit: Quel mauvais temps!

Et le roi d'Italie,  
Il s'ignait Humboldt?  
—De façon impolie  
On l'attaque au couteau.

Quant à l'empereur russe,  
Il n'est pas moins armé  
Que son cousin de Prusse,  
Et se tient renfermé.

Tous ces grands personnages  
Et ces hauts souverains,  
Potentats des vieux âges,  
Ont peur et mal aux reins.

La Royauté trépassée  
Fort misérablement,  
Et la Liberté passe  
Dans un rayonnement.

Voici l'Épiphanie  
Du jour: Christ, d'un côté,  
Grande face bénie!  
Auprès, la Liberté!

Et ce n'est plus aux Mages,  
Aux potentats, aux rois,  
Que sont dus nos hommages,  
Mais, Sauveur, à ta Croix;

A cette Croix suprême  
Dont l'immense clarté,  
Tombant du ciel lui-même,  
Rayonne en Liberté.

J. G.

## GRANT VOYAGE.

I.

On a souvent dit, et l'on dit encore très volontiers: Grant est un imbécile!

Mais on pourrait bien se tromper, et les plus sages ne sont pas précisément ceux qui donnent gratis un brevet d'imbécillité aux autres.

Soyons sobres de ces jugements-là. Grant n'est pas plus un imbécile que Brutus, le premier, et nous aurions tort de le comparer au second.

Les Romains, du reste, ceux qui furent bons, n'ont guère trouvé d'imitateurs que dans les premiers hommes et les premiers temps de l'Union américaine, et rien, vraiment, ne ressemble moins à un Romain qu'un Yankee.

Autres temps, autres mœurs, et autres républiques.  
Vaut-il moins, et connaissez-vous des hommes valant beaucoup?

Mais nous ne glorifions pas beaucoup la république américaine, qui vaut assurément quelque chose, et son peuple, qui n'est pas précisément sans valeur et sans grandeur, en pensant et en disant que Grant est un simple imbécile.

Nous savons que ce général a triomphé avec les gros bataillons, et que sa pertinacité est la cause de ses succès. Mais les gros bataillons ne sont pas dénués de tout raison, et la pertinacité, à coup sûr, est quelque chose comme une vertu dans un général, dans un homme d'Etat et même dans un simple particulier. La fortune est aux têtes non moins qu'aux adieux. En tout cas, réussit le point, et presque tous les héros de l'histoire ont été illustres que parce qu'ils ont réussi. On raille ordinairement les vaincus, et l'on exalte leurs vainqueurs. Il y a dans le fond du cœur humain quelque chose de fort misérable à l'endroit de la fortune, et Caton, préférait la cause des vertueux et des vaincus à la cause des vainqueurs et des dieux, est une de ces exceptions qui finissent l'argument par un coup d'épée et un suicide.

Au reste, au point de vue de la cause et devant le tribunal des temps, l'histoire apportant son témoignage et ses preuves, Grant n'a été dans le vrai. Car l'histoire n'est point écrite par ceux des causes perdues, et il serait difficile de prouver que le général Grant n'a point combattu pour l'intégrité de l'Union et le maintien d'un gouvernement démocratique. Il a obéi à l'exécutif et au législatif. Il a été un serviteur. On ne peut pas faire, non plus, que le succès de la cause fédérale ait été autre chose que l'affranchissement de quatre millions d'esclaves noirs.

Certes, le Sud ne combattit pas précisément pour le maintien de l'esclavage, et les hautes et nobles personnalités comme Lee, comme Jackson, comme Beauregard et cent autres, étaient trop de leur siècle pour se faire les héros d'une institution misérable, et la question n'était pour eux ni blanche ni noire; mais le triomphe de la Confédération aurait-il été l'affranchissement des quatre millions de noirs esclaves?

II.

Si Grant n'avait été qu'un imbécile heureux, il n'aurait pas été élu deux fois de suite président des États-Unis. La popularité, et la popularité qui persiste, n'a pas de ces aveuglements-là. Quand près de 30 000 000 citoyens votent librement pour un homme, et à deux reprises, il serait malséant de dire que ces 30 000 000 citoyens-là sont autant d'imbéciles. On vons croirait difficilement. Vous croiriez-vous vous-mêmes?

Ce n'est pas, pensez-le bien, que nous voulions faire le panegyrique du général Grant et du président Grant. Nous n'aimons pas cet homme, nous ne trouvons point en lui la grandeur véritable, et les soldats, presque tous grossiers, presque tous gens de la violence et de la force, sont les pires ennemis qui puissent avoir les démocraties et les républiques. On doit s'en méfier comme de la peste. Que s'ils n'étranglent pas toujours un peuple, c'est qu'ils ne le peuvent point. Mais ils ont une haine de métier contre toute liberté. A force de marcher avec l'arme, ils en viennent à penser que l'arme de leur profession est le seul argument valable et irréfutable. Le fait est que cet argument coupe court à bien des discussions et à bien des controverses. En politique comme en matière d'oracles il tranche tous les nœuds gordiens.

Mais Grant n'est pas un imbécile. Et Grant n'a pas perdu sa popularité.

Hier, vous le savez, il était question de son retour aux États-Unis, et les journaux nous avaient annoncé ce retour. Car l'ex-président avait à peu près vu tous les hommes et toutes choses qu'on peut

voir en Europe. Il avait visité toutes les capitales du vieux continent. Il avait mangé du pudding avec Victoria, de la chocolette avec Bismark, une cotelette avec Mac Mahon, un macaroni avec Victor Emmanuel, un esturgeon avec Alexandre, quelque chose avec l'empereur d'Autriche, une omelette avec Alphonse XII, &c. Il avait bu de tous les vins. Il n'est pas une table impériale, royale ou princière qui ne se soit honorée de l'avoir en pour hôte.

Et il revenait dans sa patrie. C'est alors que les villes du Nord et de l'Est, apprenant cette bonne nouvelle, peu soucieuses de l'avoir plus l'esprit républicain, très glorieuses de leur grand homme, se préparèrent à recevoir dignement et triomphalement leur illustre voyageur. Les journaux avaient déjà embouché la trompette, les artistes avaient allumé la mèche, les drapeaux étaient sortis de leurs fourreaux, des arcs-de-triomphe commençaient à s'élever, et l'Empire se préparait avec le portrait de Grant. On n'aurait point étalé une semblable pompe pour Washington. Car Washington n'est plus le premier dans la gerbe, le premier dans la paix et le premier dans le cœur de ses concitoyens. Washington est une vieillière, et Martha, sa vieille femme, n'a point mangé les puddings de la reine d'Angleterre.

Mais Grant ne revient pas.

III.

Grant ne revient pas encore. Il a raison. Plus loin nous vous dirons pourquoi.

Si Grant a visité l'Europe, bien mangé et bien bu avec les souverains, confidentiellement causé avec son ami Bismark, et glorieusement passé à travers les foules sans se donner la peine de les saluer et de les étudier, car Grant est un tout autre personnage que Dom Pedro ou le prince de Galles, et se figure qu'il n'y a qu'un peuple au monde, son peuple—ne conviendrait-il pas, avant de revenir aux États-Unis, de visiter l'Asie et de faire un peu le tour du monde?

Ulysse, l'antique parrain de Grant, a beaucoup voyagé dans son temps. Si Homère n'a point menti—ce qui est au moins douteux. Homère étant poète—Ulysse aurait vu les Cyclopes, les Lotophages, les Sirènes, Circe, les Lestrigons, les Phéaciens, Calypso, etc. Il aurait même, pendant que Pénélope filait sa toile en Ithaque, vécu 7 ans dans l'intimité de Calypso. Mais Circe, magicienne pourtant, n'avait pas pu le changer en bête. Quoi qu'il en soit, quand le mendiant Ulysse remit le pied sur le sol de sa patrie après plus de vingt ans d'absence, il ne fut reconnu que par son chien. Ce qui prouve que les chiens, en ce temps-là, vivaient longtemps, et qu'ils valaient déjà mieux que les hommes et que les femmes. Car Pénélope, le modèle des fidèles conjuguales, ne broyait sa trame avec l'un que pour la recommencer avec l'autre. Ulysse, de retour, la chassa.

Ulysse Grant a donc raison de voyager.

On s'instruit en voyageant, et qui n'a rien vu ne sait guère. Rien ne vaut la vue. Les livres ne disent pas toujours la vérité, et les objets eux-mêmes vous donnent l'impression véritable.

Grant, au reste, voyage très confortablement. N'ait-on pas mis un navire à sa disposition? Et s'il lui plaît d'aller là, il va là, de venir ici, il vient ici, de séjourner huit ou dix jours dans un lieu, il séjourne huit ou dix jours dans ce lieu. Rien ne le presse, il a du temps devant lui, on trouve partout des consuls américains, et la mer est trop respectueuse à l'endroit des États-Unis pour ne pas bécoter convenablement l'un de ses plus glorieux représentants. Elle a respecté César dans une barque, elle respectera Grant dans un navire à vapeur.

Donc, Grant va s'embarquer dans le port de Marseille, où les marabouts jurent comme des Grecs, et faire route vers Suez, où le canal le portera doucement vers la Mer Rouge. A moins qu'il n'aille préalablement visiter les Pyramides et mesurer sa grandeur à leur grandeur. Napoléon l'a fait avant lui. Et si Grant était homme à déchiffrer les hiéroglyphes du temps de Cheops, il aurait de quoi satisfaire sa curiosité, ses loisirs et sa science. Mais quand il remontera la Mer Rouge, qui est la mer historique, biblique et sacrée, où le plus grand des miracles a jadis été fait pour le plus grand des peuples, il pensera certainement à Moïse. Mais il pensera aussi que les Israélites du temps de Moïse n'ont pas connu le café de Moka.

IV.

Notre voyageur va dans l'Inde, dont Victoria est l'impératrice, où le Gange est sacré, et qui fut, dit

on, le berceau du monde et de la civilisation.

Beau pays où l'on chasse le tigre.  
Mais Grant, dans l'Inde, ne trouve plus grand'chose de l'antique bouddhisme et du brahmanisme. Il le regrettera peut-être. Car la fête de Djaggnath, avec ses fanatiques qui se faisaient écraser sous les roues d'une monstrueuse idole rouillante, afin d'obtenir la félicité éternelle et de se mériter les bonnes grâces de Brahma, avait du bon. Quant aux autres fanatiques de Brahma, qui se plantaient des clous dans les cuisses, ils étaient très d'âbles. Et les veuves de Malabar, qui se brûlaient sur le cadavre de leurs maris! C'était là sans doute une singulière coutume, mais assez raisonnable cependant. La femme indienne, sachant le sort qui l'attendait à la mort de son mari, ne désirant pas précisément être brûlée à 25 ans, soignait son époux comme la prunelle de ses yeux et se gardait bien de l'empoisonner. En outre, par appât du gain ou des honneurs, comme la chose arrive en nos civilisations modernes, on ne voyait point jeune femme épouser vieux mari, mais plutôt le contraire. Ce qui, toutefois, ne vaut guère mieux.

L'Inde fut le pays des incarnations. De l'Inde anglaise, mais sans avoir étudié et appris le sanscrit, Grant ira en Chine, patrie des mandarins, patrie de Confucius et patrie de 400,000,000 d'âmes jaunes.

On lui apprendra que Confucius ou Kon-fou-tseu, il y a 2430 de cela, a dit: «Dans le doute si une chose est bonne ou mauvaise, abstiens-toi.» «Oublie les injures, mais n'oublie jamais les bienfaits.» Ce qui n'est pas absolument bête pour un Chinois, et ce qui serait assurément sage pour des chrétiens.

Mais si Grant arrive en Chine à l'époque de la grande fête nationale, morale, sociale, et religieuse du Céleste Empire, il verra l'empereur lui-même, vêtu en mandarin civil, point casqué comme Guillaume, labourer un morceau de terre en l'honneur de l'agriculture et des agriculteurs. C'est qu'un laboureur qui produit deux cents mesures de riz ou de foment, vaut mieux qu'un général qui tue ou fait tuer vingt mille hommes. Au reste, l'empereur chinois, lettré, hospitalier et sachant le respect qu'on doit à un ex-président de république, pourra offrir à Grant les meilleurs mets d'hirondelle de son empire. C'est un plat royal. Et ils parleront de commerce, de traités et de politique.

Car la Chine, si longtemps mystérieuse et fermée, a fini par ouvrir ses portes au monde. On peut y entrer, on peut en sortir, et l'Amérique est désormais sa voisine. Des relations sont nécessaires entre les deux grands pays. Il faut résoudre le problème brutalement posé par Denis Kearney, le camionneur et l'émigré de San Francisco.

Mais Grant, élu pour la troisième fois président des États-Unis, enverra Denis Kearney comme ambassadeur en Chine, et le camionneur chino-phobe, en déguisant les nids d'hirondelle du Céleste Empire du Milieu, trouvera que les Chinois ont du bon et qu'il avait tort.

V.

De Chine, nous sans avoir fumé force cigares, car Grant est l'un des plus acharnés fumeurs du monde, l'illustre voyageur passera au Japon ou Nipon. Le Mikado lui donnera un sabre; mais le *Daïri*, tombe en desuetude grâce à l'impérialisme, à la presse, aux chemins de fer et aux libres-penseurs, peut être même aux Jésuites portugais, ne lui prouvera point qu'il est une incarnation divine. Grant, du reste, est trop bon protestant pour perdre sa Bible en route. Mais le Japon est actif, industriel et commerçant. Mais si le Japonais a la tête grosse, le nez épais, le cou court, les cheveux noirs, les yeux obliques et la peau jaune, il est hardi, robuste et civilisé. On en fera un chrétien. C'est lui qui commence l'Occident, puisqu'il s'enferme pas ses femmes. Nous des relations suivies avec le Japon, et vendons-lui nos boîtes clavées de la Nouvelle Angleterre et nos vieilles Bibles. Blame ferait un excellent ambassadeur à Yedo.

Et comme nous sommes en 1880, il est temps que Grant revienne.

Grant revient.  
Il débarque à San Francisco au milieu des acclamations de la foule. Il porte à son front l'aurole des voyages lointains, des empires parcourus, des royaumes visités, des républiques entrevues, des grandes fêtes, des bons diners et d'une popularité grandie par l'absence. Il a conquis ce qu'il a vu. Toutes les nations et tous les peuples de la terre l'ont salué. Il a pris du ventre. Nous l'attendions avec impatience. Il arrive à temps.

Car s'il fut revenu en 1879, comme il en avait tout d'abord l'intention, il manquait sa rentrée en le précipitant. Nous l'aurions bien salué à cette époque, et les mille trompettes de la renommée auraient certainement fait leur devoir. Mais les trompettes ne peuvent pas toujours trompeter. Faute de vent et de pompons, l'enthousiasme le plus fénelique cesse. Et puis, quand les trompettes glorifiantes auraient terminé leur besogne, les trompettes insolentes auraient commencé la leur. C'est la règle ordinaire dans les républiques. Le héros, avant trois mois, avant la Convention nominante, aurait perdu son prestige et ses courtoises. Et c'est en vain qu'il répondrait à ses détracteurs: J'ai vu Bismark, Victoria, Paris, Madrid, Vienne, St. Pétersbourg, le Mont Blanc, les Liéux Saints, les Pyramides, Bénarès, Calcutta, Pékin et le reste. On lui rirait au nez. Ce n'est pas là un programme présidentiel, et Blaine lui dirait en lui frappant sur le ventre: Il est possible que Roscoe ne veuille pas être candidat et se retire devant vous, parce que vous avez mangé de la chocolette avec Bismark; mais Blaine ne l'entend pas ainsi. Vous avez les noirs du Sud, mais j'ai les blancs du Nord. A nous deux, mangeur de nids d'hirondelles!

Ce n'était donc pas en 1879 qu'il fallait rentrer, mais au commencement de 1880.

VI.

Quant on veut rentrer comme un sauveur, un libérateur et un homme providentiel, comme un Camille—it faut attendre le dernier acte,—faute où la cité est agitée, où le peuple ne sait où donner de la tête, où Brennus est plus insolent et menaçant que jamais. Et c'est alors, pour peu que vous ayez une épée et de l'audace, comme aussi du patriotisme, que vous jetez votre épée dans la balance en vous criant: *Vae Victis!*

Quant à ce *Vae Victis*, il se traduit comme on veut: Il signifie: Je viens à temps. Je vous rapporte la paix, le crédit, la confiance et l'ordre. Je suis le défenseur de l'Union menacée. Et non seulement je veux l'Union, ce qui est quelque chose; mais je veux encore que notre Confédération devienne autre chose qu'une société en commandite, à peine liée par des questions d'intérêts, et peu ou point cimentée par un principe d'unité et un sentiment de patriotisme. Il nous faut être une Nation. Nous avons une langue, un congrès, un président, une armée, une marine, et nous avons autant de législations et de codes que d'États. Cela ne se conçoit point. Les questions de section et de sectionalité doivent disparaître. Les prétendus droits des États produisent et produiront toujours une anarchie déplorable. Il ne doit y avoir qu'un État, l'État américain. Et cet État fait les lois, frappe monnaie, juge, a la Douane, a l'armée, a la marine, a les postes, a les chemins de fer, a le télégraphe, a des départements et des préfets comme la France. Car l'État, déjà possesseur des postes, doit posséder les chemins de fer. Les greves d'acier, violentes et sanglantes, conséquence d'une concurrence effrénée, en sont la preuve. Quant à l'uniformité dans le code et la procédure, il faut envisager et d'appliquer le droit civil et le droit criminel. Ici l'on tue, à côté l'on pend, plus loin on fouette, et l'on dirait autant de provinces à juridictions différentes. Cela n'a rien de national. Pour les représentants au Congrès, ils sont trop de leurs bouges ou de leurs États. Il est temps qu'ils n'y aient plus de nord, d'est, d'ouest et de sud que géographique; et ne nous disons plus Caroliniens, Virginien, Pennsylvaniens, New-Yorkais, Texiens, &c., mais bien Américains. Nous devons être une Nation!

Certes, ces arguments sont plus spécieux que sérieux, et si l'amour de l'unité vous entraîne trop loin, Dieu sait où vous irez. Le centralisme est à craindre. Il lui faut nécessairement un contre-poids dans la liberté. Mais croyons que cette tendance est présentement la tendance américaine, celle à qui nous obéissons tous plus ou moins, et qui conclut à fusionner les groupes dans une unité plus ou moins vraie et possible. Quant à Grant, et comme soldat, et comme l'un des vainqueurs de la Confédération, et comme le candidat certain de son parti en 1880, il est assurément plus à craindre que le bonhomme Hayes.

En attendant, le voyage.

VII.

Le Canada est un pays très sain, très froid, et qui fut très français. Car si le souvenir de la vieille mère-patrie n'est point effacé du

bon cœur des Canadiens, et si la France est encore honorée et vivante aux bords du St. Laurent, le Canada, politiquement, nous semble irrévocablement anglais.

La reine Victoria, du reste, vient d'y envoyer son gendre, le Marquis de Lorne, et sa fille, la Princesse Louise.

C'est une attention délicate et un lien.

On dit le Marquis intelligent, et sa femme, la Princesse Louise, est affable, gracieuse et jeune.

Louise parle le français comme une Parisienne ou comme une Louisianaise, quand les Louisianaises voulaient être souverainement gracieuses.

Le Marquis de Lorne, gouverneur du Canada, vient cependant de faire une boulette.

Boulette est assurément un gros mot, et il ne convient guère à la langue des cours.

Mais pourquoi le colonel McNeill, certainement par ordre supérieur, a-t-il signé le singulier décret ordonnant aux dames canadiennes de se présenter en robe décolletée aux réceptions du nouveau Gouverneur Général?

Il fait froid, très froid au Canada, et les épaules nues, sinon de mode, ne sont point de saison.

Seraient-elles de morale? Sous l'empire de Napoléon III, qui ne fut point un modèle de décence, alors que les robes traînaient impérialment et ramassaient tout, certain prélat français, égaré aux Tuileries, marcha un jour et par inadvertance sur la longue traîne d'une de ces dames.

«Nos robes sont maintenant si longues! dit la marquise en souriant au prélat.

«Qu'il ne vous reste plus, répondit le saint homme, d'étoffe pour le corsage.

C'est que l'empire décolletait immodestement les femmes.

Le puritanisme et le rigorisme ne sont pas précisément des vertus, et la vertu ne monte pas son col jusqu'aux oreilles. Il ne faut pas nier la grâce et s'envelopper dans un sac sans formes et sans contours. La femme est faite pour plaire, et Dieu l'a créée pour qu'elle fût charmante. Laide, londré et mal fagotée, l'amerion-nous beaucoup! Mais sied-il bien qu'elle montre publiquement ses épaules au Marquis de Lorne, au colonel McNeill, à vous, à nous et à tout le monde? Si cela est royal, cela n'est pas modeste. Et la chose nous semble complètement burlesque en Amérique, venant par ordonnance et commandée par décret. Car les modes ne sont pas de la compétence des gouvernements, et si la reine Victoria impose à Windsor la nature et la coupe des chiffons féminins, voire même des habits masculins, la Princesse Louise, sa fille, ne peut forcer les dames d'Ottawa à montrer leurs épaules.

Qu'en pense l'*Aurore*, notre excellent confrère de Montréal?

Ce n'est pas là une question secondaire, toute de chiffres et de dentelles, dont la politique n'ait point à se préoccuper. La femme, comme agent des mœurs, joue un trop grand rôle social pour que nous voyions avec indifférence les modifications de son costume et les déplacements de sa robe. Et nous croyons que la mère seule a droit à la sublime impudeur de sein nu. Car l'œil, posé sur l'enfant et voyant la goutte de lait sacrée, est respectueux et chaste comme la pensée de la mère elle-même. Mais la morale, qui est le nom auguste de la pudeur, ne veut point de nudités provoquantes et indécentes. Elle rougit deux fois en voyant Tartufe prenant son mouchoir d'hyprocrite et le mettant sur le sein d'Élmière.

Mais le colonel McNeill, pour pour les autres, a reçu l'ordre de retourner en Angleterre, et les belles Canadiennes, enveloppées de robes chaudes et de fourrures, ne s'enluminent point pour plaire aux habitudes des cours d'Europe et aux caprices d'une mode plus immodeste encore que contraire au climat rigoureux du Canada.

Car il fait froid au Canada, très froid, et la neige le couvre présentement et pour plusieurs mois d'un manteau tout éblouissant de blanc-bleu.

P. S.—Mais ce qui vaut mieux que le décret de McNeill est ceci: «Le Gouverneur Général et la Princesse Louise ont envoyé une somme de \$400 au maire de Halifax, M. Tobin, pour être distribuée aux pauvres.»

Nous lisons aussi dans l'*Aurore* de Montréal:

«La rone d'une voiture appartenant à M. Slinm se détacha près du pont d'Edinbourg à Ottawa. Le pauvre homme faisait des efforts considérables pour la replacer, mais ne pouvait y parvenir. Deux personnes arrivant sur ces entrefaites, il les pria de vouloir bien l'aider; les consentant s'obligement, et à eux trois, replacèrent la rone dans sa position première. M. Slinm les remercia avec effusion et leur

## CANADA.

Le Canada est un pays très sain, très froid, et qui fut très français. Car si le souvenir de la vieille mère-patrie n'est point effacé du